

JEAN-DENIS BONAN, IMPUDIQUES REVENDICATIONS DE MAI 68

En mai 1968 la révolte étudiante embrase les rues de Paris ; une équipe des Actualités Françaises, menée par le jeune cinéaste Jean-Denis Bonan, enregistre chaque nuit la fronde anticapitaliste ; pendant le jour, ils travaillent à la réalisation de *La Femme bourreau*, un premier long-métrage sulfureux qui fait suite à quelques courts dont *Une saison chez les hommes* en 1967. Délaissés faute de distributeur ou censurés par la société pudibonde des années 60, nous découvrons aujourd'hui ces films oubliés grâce au travail conjoint de Luna Park, du CNC et du réalisateur lui-même, après un demi-siècle de silence.

***Une saison chez les hommes*, 1967.**
(Fiction, France, 17 minutes, noir et blanc, 35mm version restaurée)

Un homme perdu et désœuvré dans une société qui semble le dépasser fait part de ses questionnements métaphysiques sur l'absurdité de l'existence humaine. En détournant des chutes d'images des Actualités Françaises, *Une saison chez les hommes* raconte l'amour, la religion, le travail, l'art et l'argent qui permettent aux hommes d'oublier l'horreur de leur condition et d'échapper momentanément à la mort.

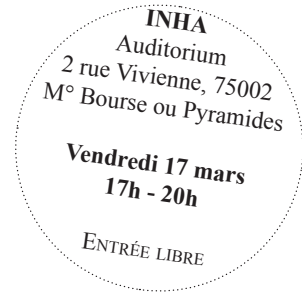
« *Les hommes attendent la mort avec patience. Leur regard reste fier mais leur peau sèche s'effrite sous les calmes tempêtes des saisons. La mort est dans leur cœur, et leur cœur a le poids d'un cadavre.* »
Extrait d'*Une saison chez les hommes*, 1967.

***La Femme bourreau*, 1968.**
(Fiction, France, 69 minutes, noir et blanc)

Un travesti serial-killer ensanglante le Paris des années 60. Film policier, film érotique, *La Femme bourreau* ne trouvera pas de distributeur malgré le soutien d'Anatole Dauman ; oublié pendant près de 45 ans, ce n'est qu'en 2015 que le film sortira dans sa version définitive.

« *Aux séquences suggérant un art brut insoucieux des faux raccords succèdent les travellings anxiogènes et les compositions virtuoses du chef op Gérard de Battista ou certaines interventions face caméra qui évoquent Peter Watkins. Si la Nouvelle Vague des appartements et des parcs parisiens n'est pas loin, l'angoissant onirisme de Franju affleure. Au son, la voix off, presque systématique, dialogue avec les traits free jazz, le réalisme minimaliste des chansons de Daniel Laloux et les collages bruitistes. À l'arrivée, plus que les scènes dénudées ou cruelles, une longue poursuite dans les décombres d'un Belleville post-apocalyptique retient le spectateur. Et c'est à l'instant où la désolation des ruines fait écho au délabrement du personnage que le film, exhibant l'humanité fondamentale du monstre, révèle, à travers le malaise, sa nature langoureuse.* »

Thierry Méranger, Cahiers du cinéma, mars 2016.



Une séance organisée et animée par les étudiants du Master 2 Histoire du cinéma de Paris 1 dans le cadre du séminaire « Enjeux historiques du patrimoine cinématographique » de Dimitri Vezyroglou (Maître de conférence à Paris 1).

Nous aurons le plaisir d'accueillir en aval de la projection pour un moment de discussion avec le **réalisateur Jean-Denis Bonan**, Francis Lecomte (producteur, distributeur) Béatrice de Pastre (Directrice des collections du CNC), Sébastien Layerle (Enseignant-chercheur à Paris 3) et Catherine Roudé (ATER à Paris 1).